



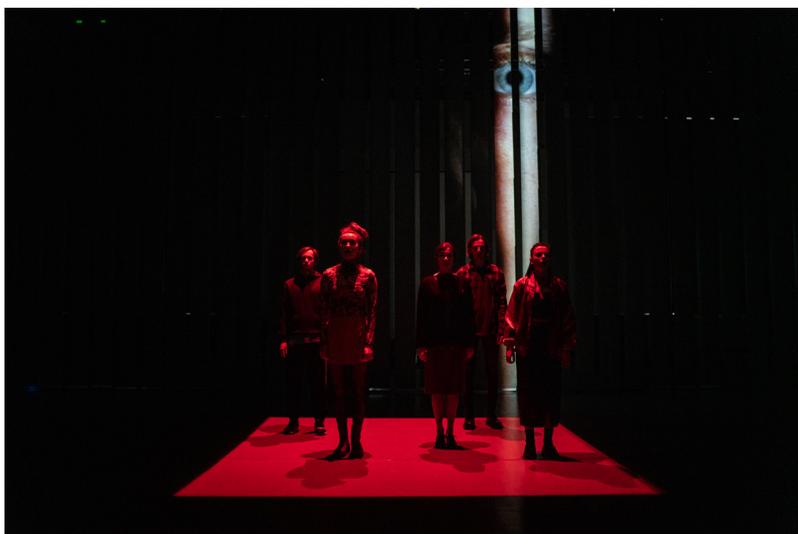
1,8 MÈTRES MET LE SPECTATEUR DANS UNE POSITION ÉTRANGE, LE RAMENANT À SON EXTRÊME PASSIVITÉ, TOUT EN L'ENCOURAGEANT À LA RÉVOLTE.

1,8 mètre, le théâtre documentaire au cœur des cellules biélorusses

La dernière création en date d'Ivan Viripaev, metteur en scène russe vivant désormais en Pologne, propose une immersion dans les cellules de prisons biélorusses d'1,8m sur 1,8m. Loin d'être une enquête, la pièce qui se présente comme une forme de théâtre documentaire relate les histoires d'un peuple dissident.

1,8 mètre c'est la taille que font les cellules où sont enfermés près de 1500 dissidents politiques biélorusses. 1500 prisonniers, condamnés ou attendant leur condamnation à des années de prison injustes et injustifiées, pour avoir participé de loin ou de près à une série de manifestations au printemps 2020, allant à l'encontre du régime de Loukachenko. Sur scène, ce sont huit acteurs qui prennent place tour à tour sur une surface de 1,8m sur 1,8m, délimitée par un trait de lumière. Chacun leur tour, leurs voix résonnent dans leur langue maternelle - c'est-à-dire en russe, biélorusse ou polonais - pour raconter leur histoire, leur arrestation, leur procès et la malchance de s'être trouvé au mauvais moment au mauvais endroit. De leurs voix surgissent la violence des forces de l'ordre, le dédale administratif pour sortir de ce cauchemar, l'exil, la confusion, le deuil et la résilience. C'est une réalité que Ivan Viripaev, le metteur en scène connaît de loin. Bien que celui-ci n'ait pas le statut d'exilé politique, il a tout de même quitté la Russie, son pays natal pour rejoindre la Pologne, n'étant

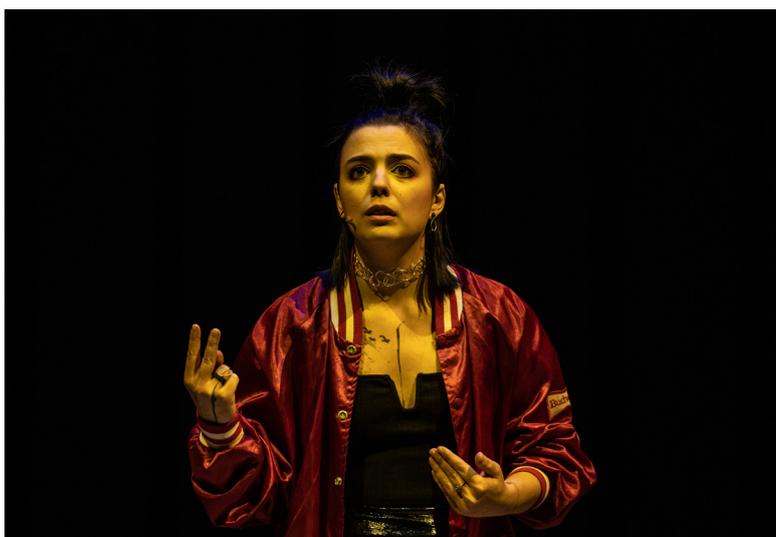
pas en accord avec le régime de Vladimir Poutine et sachant pertinemment ce que l'expression libre de ses pensées peut impliquer en Russie comme en Biélorussie. Cependant il semblerait que le nom du metteur en scène ait été associé au spectacle essentiellement pour apporter de la visibilité à la pièce. Viripaev ne s'en cache pas, ce n'est pas son projet, la pièce ne ressemble d'ailleurs que très peu à ses dernières créations. Le nom de Viripaev sur l'affiche malgré son absence relative dans le processus de création, ne fait que mettre en lumière l'importance et la nécessité de faire résonner les voix des acteurs car, après tout, c'est ce qui est réellement en jeu ici.



Faire entendre les voix réelles d'un peuple dissident, c'est en effet ce qui semble guider le dispositif de la pièce. Pour ces raisons le langage russe, biélorusse ou polonais, n'est pas directement sous-titré, comme on peut avoir l'habitude de le voir dans d'autres pièces en langue étrangère, mais bien traduit directement à l'oral par deux interprètes présents en bord de scène afin que le spectateur ne puisse se concentrer sur autre

chose que ce qui est dit et vu. Soit les acteurs défilant un à un sur scène pour porter la parole des condamnés et de leurs proches. Ainsi chaque interprète traduit par bloc la parole des acteurs et chaque acteur incarne un individu appartenant au peuple bélarusse. Certains prennent la parole et les traits d'hommes ou femmes libres, d'autres s'expriment de la cellule, tandis que certains sont les proches de condamnés. Réalité et illusion se rencontrent dans ce spectacle créant la confusion autour de la figure des acteurs qui incarnent la parole et les traits des dissidents politiques, interprétant leurs témoignages ou leurs correspondances, laissant planer le doute sur une potentielle incrimination. Cela semble alors mettre l'acteur dans une position de danger, en effet certains acteurs ne viennent pas saluer en fin du spectacle par souci de sécurité. La figure de l'acteur semble tout de même appartenir à une communauté militante, impliquant une prise de risque les rapprochant inévitablement de la figure qu'ils incarnent.

1,8 mètres, c'est le genre de spectacle qui ne permet pas d'émettre une opinion esthétique, tant le propos de la pièce est grave. Cependant, il met le spectateur dans une position étrange, le ramenant à son extrême passivité, tout en l'encourageant à la révolte. Le danger c'est que ce soit davantage et de manière paradoxale, la réalisation de sa propre impossibilité à faire quelque chose qui s'impose à l'esprit du spectateur. On voit ainsi apparaître les limites d'un théâtre documentaire qui ne donne pas les clés d'action contre ce qu'il défend. On peut se demander, une fois la pièce terminée, ce qu'elle a pu nous apporter de plus que ce qu'un article de journal aurait pu nous donner. Toutefois il semblerait bien la perspective radicale du peuple bélarusse en souffrance, qui nous parvient avant tout. En effet, la supposée mise en danger des acteurs et le propos très radical sous-entend un manque de rationnel imposé par l'urgence. Celle-ci est nécessaire et totalement nouvelle pour le spectateur français qui est habitué à



1,8 M / Ivan Viripaev
Au Théâtre Nanterre-Amandiers
du 14 au 18 février 2023
Crédit photos : Maurycy Stankiewicz

voir défiler les informations lointaines de manière froide et détachée. Cependant dans *1,8 mètres*, cette prise de perspective est tellement radicale et affirmée qu'elle dérange quelque peu, puisque l'endroit de réflexion propre du spectateur est saturé. La pièce apporte énormément de preuves, à la fois par les images des mouvements de manifestation rendue violente par les forces de l'ordre, mais aussi par le témoignage personnel que les acteurs jouent, et transforment ainsi l'aspect factuel et scientifique du documentaire. Le théâtre bute ainsi contre la réalité qu'il accueille sur scène. Cet étonnante forme hybride se situant entre ce qu'un peuple éprouve collectivement et ce qu'un individu a subi semble dépasser le spectateur. Finalement, ce qui nous parvient est un sentiment profond et glaçant d'impuissance, accentué par le propos manichéen de la pièce, opposant sur la fin de la pièce, le bien et le mal, le peuple et le pouvoir. Un propos sans nuance qui peut interroger le spectateur français, peu habitué à un message aussi binaire dans l'art comme dans les médias. Un message qui traduit pourtant la réalité d'urgence de la société bélarusse qui n'a pas le temps de se perdre dans des méandres de réflexion prenant en compte l'objectivité et la partialité complète. S'il y a bien quelque chose que la pièce nous fait comprendre c'est que bien que ceux sur scène et ceux dans le public n'appartiennent pas au même monde, cela n'empêche pas la possibilité de faire communauté, un moment, le temps de la représentation.

EVA DURANEL